

reconnaissant point de tribunal au-dessus de lui, de loi morale supérieure à sa volonté, il s'arroge une puissance sans borne et ne peut manquer d'abuser de son pouvoir au préjudice de ceux à qui il commande. Ceux-ci à leur tour, pour qu'il y ait harmonie dans la société, doivent considérer le pouvoir, du point de vue de la foi, être imbus de principes religieux.

Le Comte de Maistre dit " que le gouvernement ne peut pas gouverner seul, qu'il faut qu'il appelle à son secours la Religion ou l'esclavage, que les volontés humaines doivent être ou purifiées ou enchaînées." Paroles d'une immense portée en même temps qu'elles sont d'une exacte vérité. Le peuple qui refuse de porter le joug de la Religion que lui impose le Créateur, mérite, en punition de son orgueil, de subir le joug humiliant d'un despotisme absolu ; et de fait, c'est l'unique moyen de le maintenir dans le devoir. Que si l'on veut civiliser un peuple, lui faire goûter, en même temps que les charmes de la vie sociale, les fruits délicieux de la liberté, il faut le moraliser ; c'est là la base des libertés populaires, ou plutôt la source d'où elles découlent.

Un peuple qui possède à un haut degré le sentiment moral, devient tellement facile à gouverner, qu'on le laisse se gouverner lui-même : peu importe jusqu'à un certain point quelles sont ses opinions politiques, la forme de son gouvernement, pourvu que les idées d'ordre et de morale soient profondément implantées dans la conscience publique, l'arbre de la liberté couvrira ce peuple de son ombre, car, ne l'oublions pas, la meilleure garantie pour un peuple contre l'oppression, se trouve dans ses convictions religieuses.

Vous savez, Messieurs, ce qu'est l'homme qui n'a pas été éclairé des lumières de l'Évangile, à qui la foi n'a pas révélé sa noble origine, sa sublime destinée. L'Antiquité nous a transmis sur ce sujet des pages bien sombres et humiliantes pour l'humanité. Malheur au peuple abruti qui ignore ses devoirs envers Dieu ! Chez lui point de noblesse de sentiment, il ne connaît pas la dignité de l'homme, c'est un bétail soumis à tous les caprices de ses maîtres. L'homme, voyez-vous, ne demeure pas sans divinité, s'il n'adore pas le Dieu du ciel, il se fera des dieux sur la terre ; il courbera servilement l'épaule sous le joug du tyran qu'il regarde comme son Dieu. On en a de bien tristes exemples dans le servilisme objet des esclaves de l'antiquité payenne ; dans l'abrutissement des peuples de l'Orient qui vénéraient leurs souverains comme des dieux, comme des fils du ciel dont ils subissaient le cruel despotisme.

Si un peuple a été éclairé des lumières de la Foi, si la Religion lui a montré la dignité de l'homme, ses droits imprescriptibles ; si elle a dilaté son cœur en y déposant le germe de la félicité qu'elle promet dès cette vie, et qu'après avoir été éclairé, il éteint le flambeau qui devait le diriger dans la recherche de la vraie liberté ; s'il corrompt ce qu'il a appris, adienne la persécution, qu'arrivera-t-il ? Courbera-t-il

le front devant ses tyrans ? Non ! la Religion l'a trop élevé, il sait que les hommes ont des droits égaux à la liberté. Combattra-t-il par la force morale, fruit de convictions profondes qui lui manquent ? Il tentera de secouer le joug par la violence, et s'il réussit, ce ne sera qu'après avoir fait couler des ruisseaux de sang ; ou bien il s'engagera dans des entreprises extravagantes qui ne feront rien moins qu'améliorer sa condition.

Mais qu'on essaie d'opprimer un peuple imbu de principes religieux. D'abord le pouvoir le plus despotique reculera presque toujours devant cette tâche, et s'il l'entreprend il finira tôt ou tard par être vaincu. Rien de fort, rien qui inspire le respect, rien qui retienne le pouvoir dans les limites de la justice, comme un peuple religieux. Autant on le sait soumis dans ce qui ne porte pas atteinte à sa liberté, autant on le sait inflexible quand on lui commande de transiger avec sa conscience. Au-dessus des Rois de la terre, il reconnaît un tribunal supérieur auquel doivent être soumis les souverains comme leurs sujets ; et à ceux-là qui commandent l'injustice il sait répondre : *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, vous pouvez commander ; vous pouvez opprimer, mais vaincre, jamais ! Quand les principes sont fortement implantés dans le cœur d'une nation, nourrie dans les croyances fortes, il est difficile qu'elle tombe victime de la tyrannie.

(A continuer.)

Michel-Ange, ou les trois Souhails.

Le 6 mars de l'année 1474, il y avait une grande fête au château de Caprèse, château situé dans le territoire d'Arezzo, près du bourg de Chinsi, joli petit pays de la Toscane ; c'était le *podesta* de ces lieux, *messer* Ludovico-Leonardo de Buonarroti, qui régalaient ses amis et ses vassaux afin de remercier le ciel de ce qu'il lui avait envoyé un beau et gros garçon pour lequel il rêvait déjà les carrières les plus brillantes, et ce gros garçon si joufflu, si rose et si blanc, était âgé de quelques heures à peine.

" Mon petit Michel-Ange, se disait-il en se frottant les mains, pendant que le prêtre versait l'eau baptismale sur la tête du nouveau chrétien, mon petit Michel-Ange sera un jour *podesta* comme moi... que dis-je *podesta*?... il deviendra ambassadeur... peut-être même gonfalonier..."

Et l'heureux père se rengorgeait dans ses pensées d'orgueil, car bien loin de lui était alors la pensée que la gloire de sa famille ne serait un jour qu'un maçon... comme il le disait depuis dans sa vaine colère.

Après le baptême eut lieu le festin d'usage, et il fut servi en grande pompe : les mets les plus rares, les fruits les plus exquis, les vins les plus fins, rien n'y manquait ; puis, selon la coutume, les trois principaux convives firent un *souhait* à l'enfant qu'on venait d'apporter tout endormi dans son berceau, et qui sou-